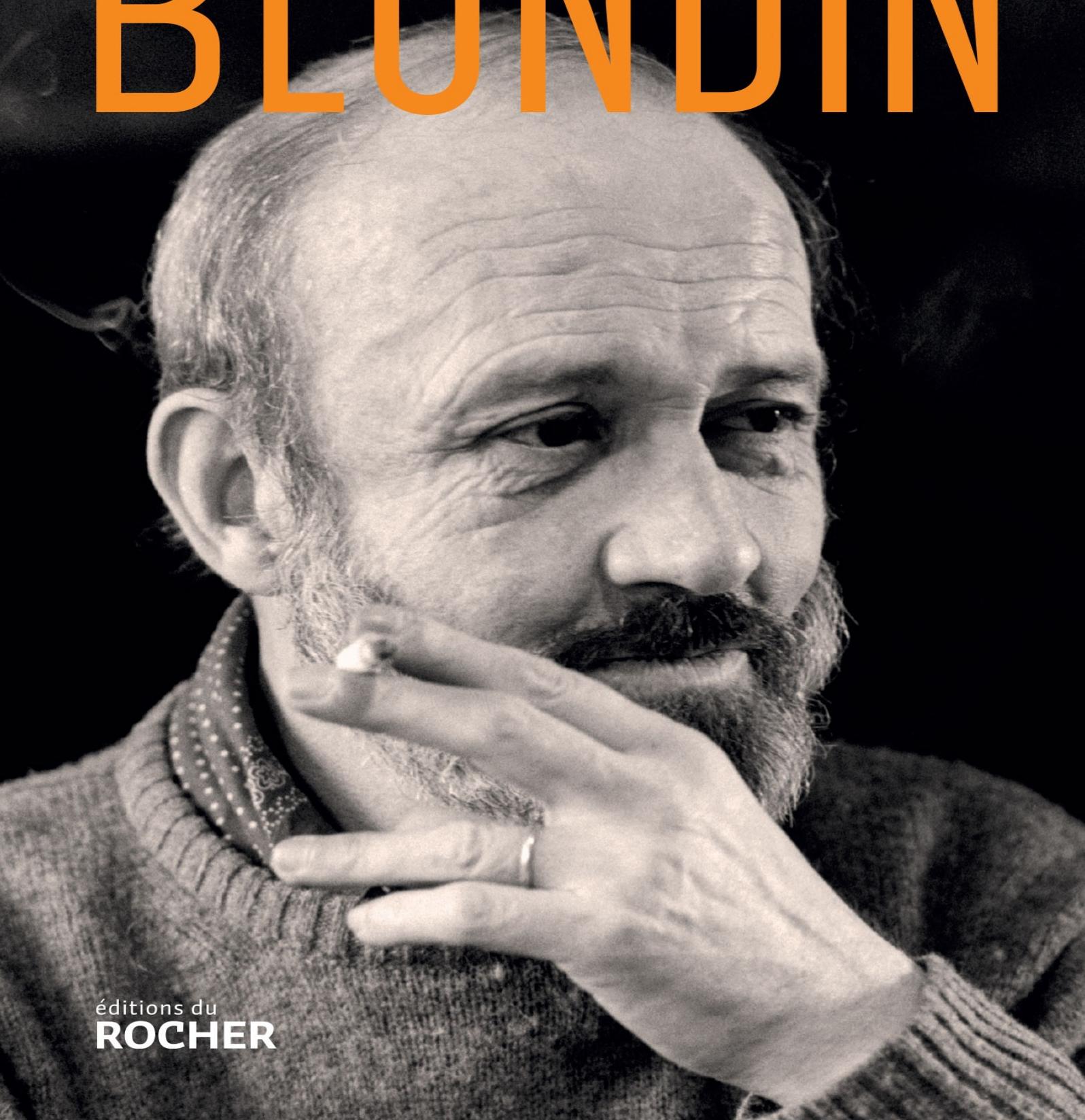


Jean Cormier
Symbad de Lassus

BLONDIN



éditions du
ROCHER

Blondin

Photographies du hors-texte : © D.R.

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© **2016, Groupe Artège**

Éditions du Rocher

28, rue Comte Félix Gastaldi - BP 521 - 98 015 Monaco

www.editionsdurocher.fr

ISBN : 978-2-268-08476-3

ISBN epub : 978-2-268-08553-1

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

LE BLONDIN DE LINARDS

Vint le Blondin du Limousin, où sa belle-mère avait dégoté une maison dans le lieu-dit de Salas, à trois kilomètres de Linards. À équidistance entre Royan, le berceau de Françoise, et Mont-de-Marsan, la patrie des Boniface. L'idée, assurait Françoise, la femme d'Antoine, était simple : « On place Antoine loin des tentations, dans ce coin perdu où il sera tranquille et où il pourra se dévouer totalement à l'écriture... »

Si ce n'est que l'épicière du coin, Yvette Guary, était une fan de Blondin, et que les choses ne traînèrent pas : un bistrot-bureau-ambassade fut ouvert dans la foulée :

« C'est mon ami de l'époque, André Bonamy, le pharmacien de Saint-Paul – le village voisin –, qui a eu l'idée d'appeler mon bureau de tabac-librairie Le Jadis Bar, puisqu'on était en 1971, et qu'Antoine venait de sortir son livre. Ce petit café intime, sans chichis, est devenu un endroit où se croisaient des personnalités célèbres : le futur président Mitterrand, la fille de Giscard d'Estaing, Valérie-Anne, Audiard, Colette Besson, des journalistes et, bien sûr, Poulidor, le régional de l'étape... C'était l'époque où l'on ne dormait pas ; fallait les suivre, Antoine et Françoise ! Eux tournaient au 51, moi au whisky. J'ai gardé la plaque qu'Antoine m'avait offerte : “L'argent liquide est fait pour être bu.” Je l'avais posée, dans mon dos, derrière la caisse. Quand il avait avalé une rondelle de tomate et un demi-œuf dur, son repas était terminé. Par contre, quand je faisais un pot-au-feu à la sauce gribiche, là il craquait ! Antoine a fait de Linards, village où il ne se passait pas grand-chose, un haut lieu intellectuel. Moi qui ai vendu des bouquins dans ma vie, j'aurais

de quoi en écrire un, mais ce n'est pas demain la veille... »

Gaby Quintanne, le pilote de la voiture de presse « 102 », qui suivait donc la « 101 » d'Antoine de près, du moins mathématiquement, habite la maison la plus proche du Jadis Bar. Il se remémore : « Antoine nous disait, dans son bégaiement qui nous était devenu familier : “Longtemps, j'ai cru que je m'appelais Blondin, mon véritable nom est Jadis...” Mot alourdi par un temps dont le contenu ne lui convenait pas vraiment... »

Quintanne rappelant : « Un huissier venu le saisir à Salas s'est entendu proposer : “Écoutez, mon cher Maître, ici rien ne m'appartient, le peu que vous voyiez est au nom de ma femme. Tout ce que vous pouvez saisir, c'est la bouteille de Pastis 51 que je vous propose de partager avec moi...” »

« La 101 », « la 102 », les voitures de presse, la caravane, les échappés, le peloton, la voiture balai, les rires, les drames, le soleil, la pluie, le vent...Le Tour était à la démesure d'Antoine. Taillé pour lui. Le plus grand théâtre sportif du monde, en liberté, gratuit, pour tous les âges. Il y était chez lui, acteur de premier plan, à l'arrière de la mythique voiture 101, avec Pierre Chany pour maître à bord. En électron merveilleusement libre. En aimant le Tour, il se rapprochait des Français par ses chroniques qui ont donné à la littérature sportive ses lettres de noblesse.

Façonné par le Tour de France, Antoine était rodé pour suivre le Tour du Limousin cycliste du chaleureux feu le colonel Perrier, qui n'était autre que le père de P'tit Louis Perrier, en priorité dévoué au rugby qu'il a servi comme conseiller technique dans le Nord. Le Nord qui mériterait un chapitre tant les Ch'tis de feu le docteur Ducasse ont apporté à la cause blondinienne, organisant des signatures pour ses livres, sans manquer un seul des treize Marathons des Leveurs de Coude

germanopratsins. Sous le nom de « Charitables de Béthune », ils ont démontré qu'effectivement, et affectivement, les gens du Nord ont dans le cœur le soleil qu'ils n'ont pas dans le ciel.

Le Tour du Limousin, Antoine le suivait, le précédait, l'entourait d'une affection toute particulière, comme s'il s'était agi de l'épreuve phare des Jeux olympiques. Épreuve remportée deux fois par Bernard Hinault (1976-1977), avec Raymond Poulidor deuxième (en 1975) pour que la légende soit respectée sur ses propres terres. Cohérent le Raymond !

« Antoine a enchanté le Limousin dans tous les sens du terme, sa magie a agi dans les petits clubs de sport de la région où il intervenait avec justesse et humanisme », souligne Claude Louis, dont la culture n'a d'égal que le sens de la fraternité.

Antoine est rentré finir à Paris dans son logement de la rue Mazarine où Gaston le fotographe a tiré un dernier cliché, Jean-Pierre Cedès a chanté une ultime chanson basque, quelques autres l'ont embrassé du regard sachant que c'était la dernière fois. Moi, rentrant à mille à l'heure en avion de San Francisco, où nous venions de marier Jean-Pierre Rives avec Jennifer Taylor à Mendocino. Toujours une histoire de relais...

Je garde, plus précisément, deux souvenirs d'Antoine. Quand, dans les dernières années de sa vie, je lui tenais la main pour traverser aux passages cloutés en le ramenant à son domicile, parfois en plein jour. Cette main qui me serrait fort, dont les ongles étaient de curieux boucliers épais, comme s'ils avaient pour mission de protéger des mains dont la droite écrivait si remarquablement. Il devait avoir au fond de sa caboche si cabossée, le vague souvenir de ses corridas où les toros mécaniques le punissaient dès lors qu'il ramollissait sa passe. Puni comme au rugby quand on est pris avec le ballon. L'autre est lié à ma mère, Chachie Bidabe, la Basquaise, quand son regard bleu, d'une force incroyable, appuyait sur lui à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

LES FILLES D'ANTOINE

Laurence Blondin, fille aînée

Cher papa,

Bien que tu n'aies pas participé à la construction de notre vie, et que notre mère l'ait assumée vraiment seule, il y avait entre nous, en dépit de toutes les apparences, ce lien viscéral si particulier qui existe entre des parents et leurs enfants. Cela a fait de toi ce père « un peu absent », comme tu t'es défini toi-même.

Et puisqu'on me demande de parler de toi, je me penche dans ma mémoire en chevauchant le temps n'importe comment et je t'y retrouve toujours un peu en marge de mon existence, en pointillé, de mon enfance jusqu'à ton départ. Des petits souvenirs tout légers, comme celui où nous nous sommes retrouvés dans un café en face de chez toi, rue Mazarine. Tu es en compagnie de Jean-Marie Rivière et de Jacques Chazot, qui prend un air désolé pour te demander de remettre ton dentier qu'en jouant tu fais claquer entre tes doigts comme des castagnettes. Ce jour-là, tu tenais obstinément à me donner quelque chose, alors tu t'es absenté pour remonter chez toi chercher deux superbes anges polychromes que je connaissais bien pour les avoir vus au quai Voltaire, un paquet de photos et

un énorme édredon un peu sale, hérissé de petites plumes qui voletaient partout, et m'as suppliée de les accepter.

Ou, il y a beaucoup plus longtemps, ce père tout jeune qui jaillit de sa chambre de l'appartement du quai Voltaire, tard dans l'après-midi, vêtu d'une chemise de nuit blanche, qui prend dans ses bras ses deux petites filles en leur racontant tout bas une histoire de renard, et je sens encore dans mon oreille son souffle chaud.

Je revois très clairement la longue attente vaine sur le palier de Roger Nimier, l'espoir que fait naître l'ascenseur à chaque fois qu'il se met en marche. Et notre mère navrée qui sait que tu ne viendras pas...

Une autre fois, comme si tu nous emmenais faire un tour de manège, tu nous as « offert » une promenade sur l'autoroute dans l'Aston Martin rouge de Roger Nimier, qui avait mis pour l'occasion la fameuse casquette de chauffeur.

Quelques déjeuners au Petit Marguery suivis d'incursions avec toi chez Gallimard, rue Sébastien Bottin, dans le bureau de Roger. Une fois, vous y parliez de quelque chose que Roger était en train d'écrire sur Madame de Sévigné, et si je m'en souviens, c'est parce que vous l'appeliez « Madame de C'est Nimier ».

Et, bien que je n'aie alors que deux ans, il y a ce souvenir auquel je tiens beaucoup, pourtant si fugitif, à peine effleuré, de ton père, quelques jours avant qu'il ne se suicide. C'était un homme droit et charmant, avec lequel tu ne t'es pas toujours bien comporté. Tu ne lui as pas rendu l'hommage qu'il méritait. Je sais que ça a laissé dans ta vie comme une petite plaie mal cicatrisée. Et si un don était transmissible, c'est de lui que tu tiendrais celui de l'écriture (et pas de ta mère, comme ça a été dit), lui qui a publié de nombreuses nouvelles saluées par l'écrivain Colette. Longtemps tu as eu à côté de ton lit son exemplaire du *Journal* de Jules Renard, tout flétri d'avoir été

tant lu et soigneusement recouvert d'une vilaine petite couverture marron, avec à l'intérieur, écrit avec soin, son nom et son adresse : « Pierre Blondin, rue de Chantilly. »

Et puis, il y a eu Linards. C'est là qu'à l'âge de vingt-trois ans, j'ai passé, pour la première fois, une nuit sous le même toit que toi, que je t'ai le plus vu, que nous avons été le plus proches. À tel point que le jour où, si mal dans ma vie, je suis venue te voir dans l'idée floue et aberrante de chercher refuge auprès de toi et que je suis repartie sans avoir absolument parlé de rien, tu m'as écrit une lettre où tu répondais sans te tromper à tout ce que j'avais renoncé à te dire.

Lors de ces séjours, un peu avant l'heure du déjeuner, qu'on prenait rarement à la maison, il y avait invariablement de longues, longues stations debout au comptoir de chacun des différents cafés qu'on faisait tous, sorte de chemin de croix, pour ne blesser personne. J'avais le ventre ballonné par des litres de jus de tomate, tandis que d'incessants « Remettez-nous ça ! » noyaient de plus en plus ton regard.

Et pourtant, on arrivait quand même à avoir des discussions qui, elles, tenaient debout. Comme je te trouvais prisonnier de tout, tu me disais que ta vraie vie et ta liberté commençaient quand tu allais dans ton lit et que tu replongeais dans le temps pour retrouver le monde et les endroits irrémédiablement perdus, cette époque dans laquelle vivait encore ta mère, Roger Nimier, Kléber Haedens, Guy Boniface, Roland Laudenbach... La liste est longue de tous ces déserteurs !

Tu n'as jamais guéri de la mort de Roger, qui t'a laissé dans un état d'abandon et de solitude quasi palpable.

Tu ajoutais, mais ça, tu le faisais souvent : « Je voudrais tant parler littérature. »

En 1943, dans une lettre à François Sentein, et qu'on peut lire dans les *Lettres au petit Franz*, Jean Genet écrit :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

début des années Merckx, avec Jean Farges pour pilote, donc faisant partie de la famille, cela m'autorise à vous livrer ces historiettes :

« Avec Antoine, nous partageons l'amour de la nature et des chiens, rappelle le Jean conducteur. J'en ai eu beaucoup, lui moins. Antoine était de la race des Seigneurs. Un homme adorable, toujours aimable, poli, simple. Un bonheur de l'avoir à bord. Quand il appréciait quelqu'un découvert aux hasards des rencontres, il lui disait : "Je vous invite à Paris, avec la personne de votre choix !" Comme il commandait au bar : "Choisissez la boisson de votre choix..." »

Toujours en mouvement à l'extrême pointe du Finistère, Monsieur Jean, tout en sélectionnant quelques anecdotes dans sa tête, grimace à l'idée de se mettre en avant, lui l'homme de l'ombre...

« À Avignon, on est en 1960, l'année où l'Italien Nancini gagne le Tour, Antoine a retrouvé des copains du rugby. Et, à une heure avancée de la nuit, il se met, comme il aimait à le faire, à toréer des voitures. Jusqu'au moment où il calcule mal son coup et il se retrouve les quatre fers en l'air... Direction l'hôpital, radios, pas de fracture. Il s'en tire bien... Dans la voiture, au départ, Pierre Chany lui demande, alors qu'il vient juste d'être relâché, s'il a eu droit à une prise de sang... Réponse : "Oui, oui et ils-ils ont trou-trou-trouvé quelques gouttes de sang dans, dans, dans mon alcool !" »

Si Antoine bluffait Jean Farges par la fulgurance de ses réparties, l'âme protectrice du pilote l'incitait, en contrepartie, à tenter de l'assagir. Avec des mots, pesés et mesurés, pour qu'il mette la pédale douce. Ce qui n'était pas, pour l'artiste du volant peu porté sur les stages prolongés dans les débits de boissons, une chose simple. Comme le prouve cette autre histoire. Désolé

pour ceux à qui ces histoires de foie à marée haute font mal au cœur, principalement quand il s'agit du filtre d'Antoine...

« Comme on le sait, Antoine a écrit sur d'autres sports que le vélo, sur les quatre roues également. Notamment ce papier que j'ai gardé, paru dans *L'Équipe* le 25 septembre 1961 sur le Tour de France automobile qui se rendait en Corse – ce que le Tour de France cycliste n'a jamais fait –, pour des chronos en côtes. Antoine a titré sa chronique *L'Île de Beauté au débotté*. Mais, avant d'arriver sur place, il a fallu prendre *Le Napoléon*, vieux paquebot à la mauvaise coque. Antoine avait trinqué à Marseille avant d'embarquer et, au moment de monter à bord, soutenu car il tanguait, on le laisse assis. Et, il disparaît ! Personne n'a rien compris : “Où est passé Antoine ? !...” Eh bien, aussi incroyable que ça puisse paraître, il a trouvé le chemin de sa cabine tout seul et en quatrième vitesse... Quand on l'a retrouvé, il dormait comme un bébé... Le lendemain, il fallut s'accrocher pour respecter les 50 km/h en grimpeée, imposés par le règlement sur le parcours. Avec des précipices qui firent écrire à Antoine quand on était sur le versant descendant : “Nous avons l'illusion d'être trois skieurs sur une seule paire de skis [...]” Le troisième homme étant l'exquis Pierre About, responsable de la rubrique auto à *L'Équipe*. Puis, quelques lignes plus loin, Antoine rendait hommage à la Corse et “au paysage radieusement torturé” qu'elle offre. »

Le fait d'avoir pris des cours de conduite, accélérés bien sûr, à Montlhéry avant de rentrer pilote à *L'Équipe*, fut, pour l'occasion, utile à Monsieur Jean !

Vient la jolie histoire de Dalida, l'année, nous sommes en 1964, où Jacques Anquetil remporte son 5^e et dernier Tour... « On sait qu'Antoine appréciait beaucoup Dalida, alors, un beau jour, il l'a fait venir sur l'étape Bordeaux-Brive déguisée en

homme, grimée avec une fausse moustache. Pierre lui avait prêté une combinaison de motard, elle cachait ses cheveux dans une casquette et portait des lunettes noires qui n'étaient pas "de sommeil", comme aimait à dire Antoine. Elle a fait l'étape dans "la 101", derrière, à côté d'Antoine, avec Chany devant, comme toujours à mes côtés. Antoine a chanté "Bambino" et Pierre lui a raconté quelques croustillantes histoires de course. À l'époque, les femmes étaient interdites sur le Tour... Antoine avait réussi son coup, quelle première !...

Je me souviens, qu'ayant apprécié ma conduite, elle m'a proposé de devenir son chauffeur. Ce que j'ai refusé avec tous les égards que je lui devais. Avant que l'on apprît qu'un terrible accident, qui fera neuf morts, était survenu, à Port de Couze, près de Bergerac. Choquée, Dalida nous quitta, rejoignit son hôtel et laissa une lettre pour les occupants de la voiture et, surtout pour Antoine, bien sûr. »

Puis, quelques mois plus tard, Antoine et la passagère clandestine se retrouveront à Tokyo, Antoine comme « envoyé spécial » de *L'Équipe* aux Jeux olympiques, Dalida pour chanter devant un parterre où le jaune était la couleur uniforme. Manière inattendue de rester fidèle à la glorification du maillot de leader du Tour !

Ainsi, Jean Farges poursuit-il son temps terrestre densifié par les souvenirs glanés au fil des kilomètres. Federico Bahamontes, l'Aigle de Tolède, vainqueur du Tour 1959, l'a invité chez lui en Espagne, et il a gardé la selle de cheval (lui qui a eu deux chevaux) que le Portugais Joaquim Agostinho lui a offerte avant de se tuer dans un accident sur le Tour de l'Algarve en 1984... un chien ayant traversé la route devant sa roue ! Jean du Finistère a aussi conservé un pavé non pas de Mai 1968, mais de Paris-Roubaix où il a, aussi, conduit l'Antoine, là dans la poussière des venelles du Nord.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

À l'intérieur de la voiture 101, Antoine se sentait chez lui. Cette auto pas comme les autres, cette automobile (rouge) de plaisir, comparable aux trains de plaisir de la Belle Époque, incarnait la complicité et les joies du compagnonnage – des valeurs fondamentales pour cet humaniste en quête d'absolu. Plus encore que sa résidence d'été, la voiture de *L'Équipe* fut son manteau et sa maison principale. Il l'a dit et répété : « Notre carrosserie moderne était quelque chose de sacré. La vie à bord fut exquise. » Et Michel Clare l'a confirmé : « Un lieu privilégié de bonheur et de gaîté. »

Il existait une telle osmose entre Blondin et la course cycliste que le Tour de France semblait être complice de son humour : il lui fournissait en permanence la matière de ses facéties et de ses gags. Antoine était un noctambule. Il s'inventa deux surnoms : Monsieur Jadis et Gentleman-fermeur, parce qu'il mettait un point d'honneur à faire la fermeture des bars. Ses nuits étant généralement courtes, il s'exposait, comme les coureurs, à de sévères défaillances pendant la journée. Avant de sombrer dans la torpeur, il se calait sur son siège et mettait ses lunettes noires qu'il appelait ses lunettes de sommeil.

Il prenait de nombreuses notes sur le déroulement de la course, ce qui nous étonnait puisqu'il ne rédigeait pas le compte rendu, mais cette discipline qu'il s'imposait reflétait son souci de l'authenticité. Il ne trichait jamais pour faire un bon mot et ses calembours étaient toujours en situation. De surcroît, ils avaient le mérite de traduire de façon imagée un événement, un détail, une atmosphère. Je me souviens d'une longue échappée de Patrick Perret en Franche-Comté. Il était le régional de l'étape. Pour la circonstance, nous avons choisi de « suivre devant », s'il est permis de s'exprimer ainsi. Pendant trois

heures, on entendit les exclamations du public et deux mots qui se prolongeaient dans une rumeur incessante : « Le voilà... Le voilà... »

Antoine intitula son article « Le voilà Perret ». Un titre parfait, à la fois concis, drôle et fidèle, qui recréait en une petite phrase l'ambiance de l'étape.

Je me rappelle aussi une journée de canicule sur les routes du Roussillon. À Espérazza, l'ancienne capitale de la chapellerie, on nous distribua des chapeaux de paille.

« Faute d'un chapeau de paille d'Italie, dit Antoine en évoquant le célèbre vaudeville, on se contentera d'un chapeau de paille bien de chez nous. » Coiffé d'un canotier, il nous offrit une désopilante imitation de Maurice Chevalier chantant *Le joyeux chapeau de paille* ! Ainsi, le brillant chroniqueur qui se délectait de pasticher Mme de Sévigné, Verlaine ou Péguy, ce monument de culture, incollable sur l'histoire de France comme sur l'histoire de la littérature universelle, était capable d'interpréter une chanson populaire des années trente pratiquement oubliée. Sa mémoire était prodigieuse. Il nous étonnait chaque jour et ses pirouettes faisaient notre régal.

J'entends encore son rire et son commentaire plus éloquent qu'un long discours : « C'est merveilleux de déconner entre amis. Je ne connais rien de plus réjouissant. »

Cependant, la rigolade masquait souvent le stress, surtout lorsqu'on approchait de l'arrivée. Antoine cultivait le paradoxe à longueur de journées. Clown triste, optimiste anxieux, désinvolte et perfectionniste, partagé entre l'envie d'écrire et l'ennui d'écrire, il blaguait et buvait pour oublier ses angoisses. L'apparition du panneau des vingt derniers kilomètres accentuait son malaise. La perspective de la copie à livrer trois heures plus tard et la hantise de la page blanche le rendaient positivement malade. Qui l'eût cru ? Une telle réaction paraissait

inconcevable, eu égard à son immense talent. Pourtant, son désarroi était bien réel, et il nous en a fait l'aveu : « J'étais pris de nausées en pénétrant dans la salle de presse, je me trouvais parfois à la limite de vomir. »

Revoir Paris... Trenet s'en réjouissait. Pas Antoine. Même si la rive gauche faisait partie de sa vie. La nostalgie du Tour le figeait dans un état second. Les dernières étapes ne pouvaient être que mélancoliques. « Il me faut attendre pendant un an nos retrouvailles, soupirait-il. Un an de patience et d'impatience. »

Jacques Augendre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le Dr Miserez dit les choses parce que, plus de vingt-cinq ans après, il y a prescription et, aussi, parce qu'il estime qu'il fallait les dire. Philippe Miserez rappelle que lorsqu'il était accompagné du robuste et increvable rugbyman Puciste Bernard Caseris, médecin de son état, au départ du Tour 1972 à Merlin-Plage, front d'océan bétonné à tout va, Antoine, à qui les directeurs du Tour, Jacques Goddet et Félix Lévitan présentaient le maître des lieux, réagit : « Ah, c'est vous le mur de Merlin ! ... »

En tant que co-auteur du livre, je me permets de raconter l'histoire suivante qui met en scène et Philippe et Antoine, deux chers amis.

Nous sommes sur le Tour 74, à l'hôtel Aquitania de Bordeaux-Lac. Vers 7 heures du matin, Michel Clare, qui faisait chambre avec Antoine, me réveille. « Vite, trouve Miserez, Antoine s'est ouvert la tête... » Vision d'horreur dans la chambre : Antoine est assis au bord de son lit, du sang partout, sur le visage, sur les draps, sur la moquette caca d'oie... Il est groggy. La lampe de chevet est à terre, l'ampoule explosée. Seule la douille est intacte. En fait, Antoine s'est cassé la figure dessus, et elle l'a ouvert. Ce qui m'a permis de lui dire en découvrant le spectacle : « Dis donc, t'aurais pas voulu rentrer dans la lumière ? !... » Voici qui m'incite à glisser un mot du Maître :

Une autre fois où Albert Vidalie lui avait ouvert la caboche d'un coup de bouteille et qu'il s'est approché pour constater les dégâts, il fut reçu par un « Arrête de copier » subliminal !

Retrouvons Antoine à Bordeaux-Lac... À trois volumineux lascars, le docteur, Tonton Roro, pardon Roger Bastide, récupéré en chemin et moi, plus Michel Clare qui suit, nous portons l'Antoine, dissimulé entre nous, pour que personne d'autre ne profite du spectacle, se faire recoudre à l'ambulance

Aspro, là, à deux pas, où Philippe lui pose cinq points sur le haut du front – sans anesthésie, et le bougre n’a pas bronché. C’était un rude, le monsieur... Et, en voiture, Simone...

Le lendemain, le lecteur se délectait d’une chronique titrée « Les embarras du Chouan », signée de Nantes, la patrie de Cyrille Guimard. La vie du Tour continuait, portant un Antoine qui créait sa propre Carte du Tendre au fil des étapes, avec ses hauts, ses bas et ses faux plats que, lui qui ne mangeait pas, appréciait !

RAYMOND POULIDOR, CE SAGE SUR DEUX ROUES

Pour moi, Antoine c'est un génie !...

Si l'âge fait ressortir encore plus des joues déjà saillantes, si les hivers ont posé de la neige sur son toit, Raymond Poulidor est toujours aussi reconnaissable au milieu de la plus compacte des foules. Les yeux restent malicieux, le nez toujours à bout rond, la voix nasille comme au temps des interviews à répétition, avec la même silhouette de l'homme en forme.

Cet homme est devenu un proche d'Antoine dès lors qu'il a posé le sac en Limousin : « Entre Linards et chez moi, à Saint-Léonard-de-Noblat, il n'y a qu'une vingtaine de bornes, un petit contre-la-montre ! Antoine est venu me voir à la maison. Il m'impressionnait. Au point que je le vouvoyais. C'était un si grand monsieur. Sur le Tour, c'était pas pareil, j'étais à vélo, et lui, dans la voiture 101 – que tout le peloton connaissait et respectait – ; je le tutoyais naturellement quand la 101 doublait le peloton : « Alors Antoine, ça va... » Peut-être parce que je me sentais en condition avantageuse. Autant il était gentil avec les gens, même s'il y avait parfois des orages..., autant il pouvait être méchant avec Françoise, sa compagne. Un jour à la maison, il l'a calottée ! Sous le prétexte qu'elle le contredisait : « Dites que-que je suis un-un menteur !... » Et, vlan...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sont faites pour la parade et le simulacre. »

Le Puy-de-Dôme : « Et la montagne accoucha d'un sourire... »

13^e étape : Limoges (le Limousin)

Le Limousin, et plus particulièrement le village de Linards, auront adopté Antoine, qui y vivra pendant plus de vingt-cinq ans.

« Tulle est une ville prenante. Elle a de quoi attirer et retenir. »

« À travers la Dordogne et la Corrèze, ces régions polygrottes, nous avons renoué avec les douceurs bien crémantées de l'âge de bière. »

« Autrefois on envoyait à Limoges les généraux qu'on voulait évincer. Aujourd'hui, on les en éloigne. »

14^e étape : Toulouse (Midi-Pyrénées)

Cette région aura toujours un parfum particulier pour Antoine. C'est dans le petit village d'Aureville qu'il retrouvait Kléber Haedens, quand il ne passait pas par Toulouse pour rejoindre Jean-Pierre Rives.

« De Fleurance à Auch, à travers un paysage doucement tourmenté de ceps et de pampres, nous avons vu se presser à l'infini, malgré la parcimonie des agglomérations, un concours de populations à nul autre pareil. »

« Le marché de ces petites villes pavoisées de pêches,

de poires et de pruneaux nous donnait presque à regretter que la seule primeur à laquelle nous fussions assujettis fût celle de l'information. »

Toulouse : « Il est indéniable que cette ville est une capitale. Elle attire et rayonne. Ses justes prétentions ne s'étendent pas seulement à ce qui pourrait contribuer à une gloire locale. Elle aspire à des échanges universels et y parvient en de nombreux domaines. »

15^e étape : Perpignan (Languedoc-Roussillon)

Le Languedoc avait pour Antoine la saveur particulière de ses premiers pas dans le monde de la littérature, en la personne de François Sentein. Parler de Sentein revenait à parler de Jean Genet, mais aussi de Jacques Laurent et Roland Laudenbach.

« Quelques vignobles rabougris, peu d'agglomérations au revers des mamelles pelées des Cévennes, des chemins malaisés et gravillonneux eussent, en d'autres temps, favorisé l'aventure, l'escapade. »

« Nous plongions vers cette frontière montagnarde, amicale et complice, de part et d'autre de laquelle on parle déjà l'espagnol en France, encore le français en Espagne. »

16^e étape : le Mont-Ventoux (Provence-Alpes-Côte d'Azur)

L'écrivain Albert Vidalie a vécu à Reillanne, dans le Lubéron. Il suffit de lire Monsieur Jadis pour comprendre l'importance qu'il avait dans la vie d'Antoine.

Sainte-Maxime : « Ce bouquet garni incliné sur la mer. »

Nice : « La vieille ville, rongée par la couleur rose, encadrée par de hautes collines, léchée par une vaste mer dont l'impassibilité dissimule on ne sait trop quoi, présente des allégations de volcans, d'accords et de désaccords. »

Les Hautes-Alpes : « Un champ de batailles somptueux était laissé en jachère, avec ses escalades au pourcentage vertigineux, ses descentes piégées à chaque virage, ses gravillons voltigeurs abandonnés par quelque Petit Poucet en détresse, ses portes béantes et ses sorties de secours au revers des hameaux. »

Le Mont Ventoux : « Nul n'ignore que, tel qu'il est, ce légendaire accident de terrain mérite le détour et que son caractère monumental tient en premier lieu à ce qu'il est un monument que s'est donnée la mémoire des hommes. »

17^e étape : Saint-Priest (Rhône-Alpes)

Le 24 juillet 1982, étape de Saint-Priest, Antoine donnait à L'Équipe sa 524^e et dernière chronique du Tour de France, « Les inconnus dans la saison ».

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

hantises : un père qu'il n'avait pas eu le temps d'admirer, une petite famille en ruine, une préférence ramenée d'Allemagne pour les rudes amitiés de chambrée, un penchant de plus en plus impérieux, non pour l'alcool, jurait-il, mais pour l'ivresse. Quand il prétendait que ses bouquins étaient bouclés en vingt et un jours, ce n'était rien qu'un gros mensonge. Le *Singe* a macéré beaucoup plus longtemps que ça dans un esprit tendu vers un chef-d'œuvre annoncé. C'est si vrai que, revenant de Biarritz vers la fin de l'été 1958, par ce train qui s'appelait le Sud-Express, Antoine s'apprêtait à subir les reproches ordinaires de Roland Laudenbach, son éditeur. En dépit de ce qui était convenu, promis, juré, le livre n'était pas fini, il était même dramatiquement en panne.

Seulement voilà, dans le Sud-Express, on avait trouvé le rebondissement génial, le *Singe* avait trouvé son second souffle. En fouillant machinalement dans sa poche, Antoine en avait retiré une feuille toute chiffonnée : c'était le programme du feu d'artifice du 15 août, sommet traditionnel de la saison de Biarritz. Comme celle d'un compte rendu de toromachie, la lecture mirobolante d'un programme de feu d'artifice avait tout pour enchanteur notre ami. De là, l'idée superbe du feu d'artifice que Fouquet et Quentin Albert vont improviser sur la plage de Tigreville. Ce sera le point d'orgue du roman et, plus tard, du film d'Henri Verneuil – une scène où Jean Gabin, Jean-Paul Belmondo et Noël Roquevert pourront donner toute leur mesure.

J'ai le cœur maintenant qui flanche, au souvenir de ce jour de l'automne 1958 où Antoine vint déposer sur le bureau de Laudenbach un manuscrit qui n'était pas le sien mais le mien. Il avait fait des pieds et des mains pour faire éditer mon premier livre, *Le grand combat du Quinze de France*, comme si c'était

pour lui le plus urgent, une priorité qui passait avant celle de son œuvre majeure ! Toutefois, le *Singe*, ranimé dans le Sud-Express, était maintenant sur de bons rails. Le personnage de Quentin Albert avait trouvé son parfait modèle en la personne de l'hôtelier de Mayenne chez qui Antoine avait ses habitudes, quand l'imprimeur de l'endroit venait lui arracher, feuillet par feuillet, les derniers chapitres d'un ouvrage en cours. L'hôtelier lui racontait son passé au Tonkin et son combat contre les boissons anisées. Antoine, lui, une fois n'est pas coutume, buvait du petit-lait. Et, bientôt, il mettrait le point final au livre qu'il portait depuis si longtemps :

« Il se pencha longtemps à la fenêtre, écoutant les bruissements de sa forêt retrouvée, puis, refermant ses volets, il se dirigea vers la glace en déclarant :

– Et maintenant, voici venir un long hiver... »

Deux ou trois jours plus tard, Roland Laudenbach eut le manuscrit en main. Cette fois c'était le bon, et se retira pour le lire. J'avais hâte de savoir.

« Alors, c'est comment ? demandai-je.

– Antoine ne fera jamais mieux », me dit-il.

Denis Lalanne

JEAN-PAUL BELMONDO, UN FIDÈLE PARMI LES FIDÈLES

Jean-Paul Belmondo fait partie des inconditionnels d'Antoine. Il nous l'a confirmé, il n'y a pas si longtemps, à la terrasse d'un café, en plein soleil, derrière l'Assemblée nationale, en compagnie de Jean Rochefort. « Ah, Antoine, quelle merveille, quel talent, quel personnage !... » Jean-Paul fait partie du paysage de Saint-Germain-des-Prés depuis À bout de souffle, et même avant. Hier au restaurant l'Échaudé, avec Ferré, Antoine, Carlos, Fernand Raynaud... Aujourd'hui au Comptoir, à l'Odéon, chez son pote Yves Camdeborde, avec toujours le même sourire, large et généreux...

Antoine aurait pu jouer son propre rôle

Un acteur, c'est le présent. La postérité est aux savants, aux philosophes, peintres, sculpteurs, musiciens, écrivains. Par nature, je vis intensément au présent, mais cela n'empêche pas les souvenirs et *Un singe en hiver* restera l'un de mes meilleurs souvenirs d'acteur. D'abord, tourner pour la première fois (ce devait être, hélas ! aussi la dernière) avec Jean Gabin, c'était pour moi un honneur fou. Gabin, d'autre part, était un homme très simple, qui me prit tout de suite en amitié. Nous nous sommes bien vite découvert des goûts communs, notamment la même passion pour la boxe, le football et le cyclisme. Également

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Antoine, parce que simplement c'était un humain qui savait écouter. Un homme avec ce que ça représente de magique et de surprenant. Antoine était resté enfant. Il voulait que je fasse du théâtre et il me voyait dans le rôle d'Hermione, en tragédienne. À la vérité, il rejoignait un rêve d'élève au cours Solange Sicard... Hermione y était au programme, et j'ai joué des scènes où elle est passée en moi. Avec le recul, cela tend à prouver combien Antoine n'avait pas tort... C'était aussi l'avis de ma seconde mère, Hélène Duc, grande dame de la scène qui m'a d'ailleurs eue comme élève. Elle considérait que, voilà, mon destin se situait dans la tragédie, pas dans la chanson... il y a des gens qui font autre chose. Mais pas vraiment, puisque, pour moi, la tragédie est dans les chansons que j'ai chantées. Mon but était de chanter... (petit sourire) même si je ne sais toujours pas... (re-sourire)... Mais, j'ai fait des progrès (3^e petit sourire). J'ai servi les poètes, les idées qui sont les leurs et les miennes évidemment. Le combat en musique, c'est pas si mal... Il entre mieux dans la maison des gens et il descend dans la rue... »

Et Antoine, comment se comportait-il avec vous, Juliette ?

...

« Doux, fraternel. On se vouvoyait, je n'ai pas tutoyé les chefs de musique avec lesquels j'ai travaillé. Ma meilleure amie, je ne la tutoie pas et l'on se connaît depuis beaucoup plus de trente ans. Je n'ai jamais tutoyé Michel Piccoli alors que nous étions mariés... »

D'Antoine, Juliette ne peut refréner une histoire qui la porte au bonheur : « Avec son ami Vidalie, un redoutable celui-là, il venait dans ma cour, tous les deux pleins comme des cantines militaires, me donner la sérénade. Parfois à trois, quatre heures du matin, pour le plus grand plaisir de mes voisins... Mais ils

étaient sympas et n'ont jamais vraiment regimbé ! En précisant que, une nuit après avoir chanté, j'avais gagné au casino à Biarritz l'argent nécessaire à acheter mon appartement, le rez-de-chaussée mais aussi une partie du premier étage. Je n'avais jamais joué au chemin de fer, j'étais enceinte de ma fille Laurence. Plus je gagnais, plus les yeux de mes voisins devenaient haineux tellement ils étaient envieux. Moi qui n'avais pas de sous, je gagnais ma vie en chantant comme d'hab' et là ça tombait à tout va... Je croulais sous une montagne de jetons... Quand j'ai quitté les lieux, le gentil caissier qui m'a payé en billets et il y en avait et il y en avait, m'a dit : "Mademoiselle Gréco, je ne veux plus vous revoir..." Il avait raison, parce que là, j'aurais probablement tout reperdu... Je n'ai jamais rejoué... Le lendemain, j'ai commencé par m'acheter un sac Hermès, le Kelly, suffisamment grand pour y mettre tous mes biffetons... »

Pour vous, c'est quoi que représente Antoine ?...

« Un immense écrivain, Antoine est un orfèvre, plus que de l'écriture, des sentiments. Parfois un personnage étrange qui enlevait ses dents, enfin son râtelier, et s'amusait avec. Par provoc'. Quand il se faisait piquer par les flics, c'était sa manière à lui de mordre... Nous avons des rapports nocturnes d'où il sort qu'avec lui, rien n'a jamais été ni normal, ni vulgaire, ni évident. Il était quand même d'une autre planète. Planète qu'il partageait avec Roger Nimier. Moi qui suis une femme de gauche, j'avais, étrangement, quelque chose de tendre avec eux plutôt marqués à droite. Toujours sur fond de poésie. »

Gainsbar, qui a, comme vous, habité rue de Verneuil, et Antoine étaient-ils proches ?

« J'ai amené Serge, tout au début de sa carrière au Club Saint-Germain, rue Saint-Benoît. Dans les années 1950, j'en avais peint les tabourets, j'y étais chez moi. Du temps du charmant Marc Dolnitz, mort d'une manière crapuleuse, voici une dizaine d'années, qui ouvrira l'Alcazar avec Jean-Marie Rivière. Antoine et Serge, ce sont deux univers totalement différents. Pour commencer, Gainsbourg était un juif russe. Avec une dramaturgie très forte. Alors qu'Antoine est un esprit français très aigu. Si à l'aise sur le Tour de France car il est chez lui partout dans cette France qu'il aime et qui l'aime. Le Tour l'inspirait... »

Une pause, un coup de fil et... « Si l'on ne tombait pas, comme ça, au même moment au Courrier, ce n'était pas Antoine qui m'appelait, certainement par pudeur, craignant de déranger ; c'était sa femme, Françoise. Je les retrouvais au Courrier car j'aime les endroits où se rencontrent les gens que j'aime et le Courrier de Lyon en faisait partie. »

Que dira-t-on d'Antoine dans 20 ans ?

« J'espère qu'ils seront moins cons et qu'ils lui rendront justice en reconnaissant en lui et l'écrivain génial et l'homme exceptionnel qu'il a été !... »

Et sur vous, que sera-t-il dit ?

« On verra bien (petit sourire)... J'espère qu'il y aura des gens qui diront : “Je l'ai connue et je l'aime !” »

Dans les boîtes de nuit enfumées de l'après-guerre, le Tabou de la rue Dauphine et de Boris Vian en premier, univers que la « Grande Dame en Noir » a magnifié, on brûlait la chandelle par

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

train en gare de Dax. On s'en racontait des vertes et des pas mûres et on écoutait Guy nous dire combien « son Antoine » était un type hors du commun, qu'en écriture il y avait lui et les autres. Et que pour la déconne il était en première ligne. Que c'était un sacré bambocheur ! À la vérité, c'est plutôt ce second aspect du personnage qui nous attirait le plus. Pour nous, ce n'était pas vraiment le temps de la lecture, plutôt le temps d'écrire nos propres pages, celles concernant le rugby ! »

Pierre Albaladejo en imposait à Antoine parce qu'il était aussi « matador », qu'il avait les *cojones* de se placer devant l'encorneur, sachant le goût que notre homme de plume portait à la corrida et le respect qu'il manifestait à ces hommes d'épée que furent Luis Miguel Dominguin et Antonio Ordóñez. Voir le *Singe en hiver* où, via Jean-Paul Belmondo, il écarte les voitures devant tout le village fasciné.

« Donc, nous avons hâte de retrouver cet Antoine chéri par Guy Boniface, notre cher Fanfan la Tulipe. Mais avant de nous rendre au Courrier de Lyon pour l'y retrouver, on fonçait dans les Halles se taper d'énormes morceaux de barbaque qu'on dévorait au petit matin, au milieu des louchebems, en buvant du rouge. La panse calée, nous traversions la Seine pour trinquer avec Antoine. Certains buvaient plus que d'autres, moi je faisais partie des moins gaillards sur le pichet... »

Amitié liée, Antoine qui appréciait l'élanée silhouette de « Bala el torero » et le personnage qu'elle contenait, se laissait, de loin en loin, ramener par lui, rue Mazarine, de l'autre côté de la rue des Saint-Pères. Ce qui était une marque de confiance, donc d'affection, de la part du Maître.

« Un soir où je le raccompagnai à son domicile, j'étais resté sur le pas de la porte, la parole coupée. Les huissiers étaient passés par là, il ne restait qu'une table et un buffet. Par contre, quelques bouteilles attendaient qu'on leur fasse un sort. De quoi

trinquer à l'amitié, au rugby et à la corrida ! Il m'avait expliqué en bégayant : "Il vaut, vaut, vaut mieux, perdre, perdre, perdre de l'argent qu'un, qu'un ami..." Du genre, l'amitié, ça n'a pas de prix. Il donnait son argent à qui en avait besoin et n'en avait plus pour payer son loyer... En repartant, je me suis dit : "Quel métier de misère qu'écrire pour les autres !" »

Cher Bala dont la maman, Léonore Etchemendibehère (la maison au pied de la montagne), venait, comme son nom l'indique, d'Euskadi (de Saint-Martin-d'Arrossa), pays qui enchantait l'Antoine par ses chansons, le sens du respect, auquel s'ajoutent la solidité et l'équilibre du quotidien...

Le jour de l'enterrement de Guy, Pierrot Bala a invité un immense pack de copains, une quarantaine de personnes dont le compositeur Pierre Barouh et sa femme d'alors, Anouck Aimé, à déjeuner à la petite auberge, en contrebas de la route de Mont-de-Marsan, à Saint-Vincent-de-Paul, Chez Despéries, réputée pour ses crêpes, aussi pour ses anguilles et son gibier braconné. Despéries, surnommé « migne mosca » parce qu'il avait avalé une mouche et que la bestiole avait continué à battre des ailes dans son ventre, finira ses jours lâchés par d'autres ailes. Celles du vieux coucou qu'il pilotait à Rion-des-Landes. Un éclat de rire qui est parti dans les éclats du pire...

Despéries était un homme comme les aimait Antoine, de la gueule mais pas trop grande, du cœur, très grand et des idées, pas celles des autres !

Autre homme d'ouverture, il porte aussi le numéro « 10 » des meneurs de jeu, Jean Gachassin était surnommé Peter Pan, Abdou, comme le sprinter Seye, Gachette ou simplement Jeannot. Grand joueur haut comme trois pommes, il en a fait voir des vertes et des pas mûres à ses adversaires. C'était un athlète, classé au tennis ; il est d'ailleurs président de la fédération de ce sport. Toujours proche d'André Boni, dont il a été l'ouvreur

dans leur temps en bleu-blanc-rouge, l'espiègle Jeannot n'était pas le dernier quand il s'agissait de se confronter au verbe déconner. Avec pour spécialité de se lancer dans le vide en position fœtale vers un copain qui a toujours eu le réflexe de le récupérer dans le berceau de ses bras. Emblondinisé, comme tant d'autres, par notre extravagant et fascinant Germanopratin, il reste un fan d'Antoine.

Avec Guy Boni, puis Jo Maso et Jean Salut, autres talents majuscules du XV de France, Jeannot Gachassin faisait le mur de l'hôtel Louvois qui, à l'époque, les abritait, près de la Comédie-Française, pour s'en aller rejoindre l'Antoine au Courrier de Lyon de l'autre côté du Gave, pardon de la Seine, pour devenir les comédiens de leurs improvisations.

« Antoine était un phare, sa lumière nous chauffait l'esprit, nous faisait du bien. Guy était toujours près de lui. Ils étaient comme des jumeaux. Avec Dédé, pas loin, bien sûr. Mais Dédé était moins "festeyre" que nous. » Puis : « Michel Crauste, comme moi de Lourdes à l'époque, n'avait jamais raté la reprise du travail à l'EDF le lundi matin...

Après un match gagné à Colombes, Jean Lenzi convie les Boni et Crauste sur le plateau de la 2. Avec André Dassary, ancien joueur du PUC chanteur d'opérette qui, prétendant un refroidissement, avait refusé de chanter. Ensuite, vite au Courrier pour y retrouver Antoine. Là, on commence à faire les zouaves. Dassary, toujours le béret sur la tête en bon Basque qu'il est, chante à tue-tête !... Et le Mongol, lui, commence à grimacer. Il fallait y aller... Guy avait envie de rester, moi j'étais prêt à faire du rab à Paris, et Dédé était pour rentrer. Comme le voulait son rôle de grand frère. Alors, deux taxis sont appelés pour nous amener à la gare d'Austerlitz. Les taxis sont là et l'on commande la dernière tournée. On rentre dans le bahut et là... planté, les quatre pneus étaient à plat ! Antoine et Guy les avaient

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

3 - Michel Déon

Qu'on le lise pour lui-même

4 - Bernard Pivot

D'un seul coup, il bifurque, il va ailleurs...

À bord de la voiture 101

5 - Jean Farges, le pilote

Dalida en passager clandestin...

6 - Pierre Chany, le maître à bord

Les secrets du ménage à quatre !...

7 - Michel Clare, le témoin privilégié

C'était un grand travailleur...

8 - Jacques Augendre, mémoire des épopées

Il était notre « gentleman fermier »...

Le cœur du Tour bat pour Antoine

9 - Jean Bobet, compagnon de chambre du Maître

Antoine et ses pirouettes

10 - De la salle de presse du Tour avec Jean Hatzfeld

Des pages endimanchées

11 - Philippe Miserez, médecin du Tour

C'est le tabac qui l'a tué !...

12 - Raymond Poulidor, ce sage sur deux roues

Pour moi, Antoine c'est un génie !...

René Fallet : « non à Poupou »

Le Tour des Tours d'Antoine

Chroniques d'un tour

Prologue : Bayonne (Le Pays basque)

1^{ère} étape : Bordeaux (l'Aquitaine)

2^e étape : La Rochelle (Poitou-Charentes)

3^e étape : Orléans (le Centre)

4^e étape : Nantes (Pays de la Loire)

5^e étape : Brest (la Bretagne)

6^e étape : Rouen (la Normandie)

7^e étape : Compiègne (la Picardie)

8^e étape : Lille (Nord-Pas-de-Calais)

9^e étape : Reims (Champagne-Ardenne)

10^e étape : Metz (la Lorraine)

11^e étape : Mulhouse (l'Alsace)

12^e étape : Montluçon (l'Auvergne)

13^e étape : Limoges (le Limousin)

14^e étape : Toulouse (Midi-Pyrénées)

15^e étape : Perpignan (Languedoc-Roussillon)

*16^e étape : le Mont-Ventoux (Provence-Alpes-Côte
d'Azur)*

17^e étape : Saint-Priest (Rhône-Alpes)

Un Germanopratin

Le singe et l'escargot

Le singe dans la bergerie

Les singes en hiver

13 - Denis Lalanne dans le coup du feu d'artifice

Un singe aux bains de mer

14 - Jean-Paul Belmondo, un fidèle parmi les fidèles

Antoine aurait pu jouer son propre rôle

Un Courrier plein d'histoires

15 - Les Savy, propriétaires du Courrier de Lyon

Ses belles résolutions s'envolaient !...

16 - Caviglioli, grand-reporter à *Combat* et au *Nouvel Obs*

Les pieds dans le champagne !

17 - Juliette Gréco, la voisine de la rue de Verneuil

Il était, quand même, d'une autre planète !

18 - Blondin-Gainsbourg sur fond de Verlaine-Rimbaud

Au panthéon du rugby

19 - André Boniface, prince d'Ovalie et gardien du trésor

Antoine, c'était le 3^e frère !

20 - Pierre Albaladejo et Jean Gachassin

Deux demis bien servis

21 - Jean-Pierre Rives, le relayeur de Guy Boni

La magie d'Antoine

22 - Symbad rencontre son grand-père

Maintenant, je l'appelle Antoine...

Achevé d'imprimer par XXXXXX,
en XXXXX 2016
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2016

Imprimé en France